



Peinture de Robert Lindbloom - Colorado Historical Society

par Gérard Hawkins

Lorsque Chivington revint à Denver à la mi-62, il y trouva un accueil triomphal et la promotion de colonel de son régiment. Son ami, le gouverneur William Gilpin, n'était pourtant pas là pour le féliciter de ses exploits à Glorieta Pass. John Evans l'avait remplacé. Que s'était-il donc passé pendant son absence ? En juillet 1861, craignant une invasion confédérée imminente du Colorado et impatient de répondre aux demandes pressantes du colonel Canby au Nouveau-Mexique, W. Gilpin avait demandé à Washington la permission de lever des troupes fédérales dans le territoire du Colorado. Le gouvernement refusa cette requête, ignorant probablement la gravité de la situation militaire dans cette partie l'Ouest américain. Malgré ce veto, Gilpin prit l'initiative de lever un régiment de volontaires, le 1^{er} Colorado. Ne possédant malheureusement pas les fonds nécessaires pour organiser cette troupe, il recourut à des moyens extra-légaux. Il émit l'équivalent de bons de caisse d'aujourd'hui en espérant que le Trésor fédéral en assurerait le remboursement. Gilpin récolta de la sorte la coquette somme de 375.000\$, qu'il affecta aussitôt à l'armement et à l'équipement de son nouveau régiment. En tout état de cause, il avait agi illégalement, ce qui lui valut les foudres de ses concitoyens et de celles de Washington. Gilpin tenta bien de convaincre ses supérieurs de la nécessité et de l'utilité de cet emprunt, mais le président Lincoln jugea son comportement inadmissible et le limogea à la suite d'un vote quasi unanime du Congrès. Quant à la dette contractée par le gouverneur, le Trésor finit par l'honorer pour le plus grand bonheur des Coloradoans.

Qui donc était John Milton Chivington ? Issu d'une famille de fermiers de l'Ohio, il y voit le jour en 1821. A la suite du décès prématuré de son père en 1826, sa mère et à ses frères aînés assument durement les charges familiales. Passant la plus grande partie de son adolescence au travail de la ferme, sa scolarité

reste sommaire. Brûlant déjà du besoin d'émerger socialement, il quitte la ferme paternelle pour exploiter une petite scierie dans l'Ohio et se marie en 1844. Quoique peu religieux durant sa jeunesse, le Méthodisme l'attire au début des années 1840, c'est-à-dire lorsqu'il avait vingt ans. Ordonné pasteur en 1844, il entame alors une longue carrière de ministre du culte. Les missions que son diocèse lui confie relèvent du défi, il s'y engage néanmoins et emmène sa famille en Illinois en 1848, puis au Missouri au cours de l'année suivante. Prédicateur de frontière, Chivington crée des congrégations, prêche l'Évangile, supervise l'édification d'églises et endosse même la fonction d'officier de justice pour faire appliquer la loi. En 1853, il participe même à une campagne de conversion que les missionnaires méthodistes entreprennent chez les Indiens Wyandots du Kansas.

La haine que Chivington voue à l'esclavage et ses discours abolitionnistes enflammés lui valent d'énormes ennuis au Missouri. En 1856, des membres pro-esclavagistes de sa congrégation lui envoient une lettre menaçante l'enjoignant de suspendre ses sermons dominicaux. Quand plusieurs de ces signataires se présentent à son service le dimanche suivant, Chivington monte en chaire avec une bible et deux pistolets puis déclare : « *Par la grâce de Dieu et de ces deux revolvers, je prêcherai ici aujourd'hui* »¹, ce qui lui valut le sobriquet de *fighting parson* ou « pasteur combattant ». Peu après cet incident, afin d'échapper au tumulte qui prévalait au Missouri et au Kansas ensanglanté, ses supérieurs expédient Chivington à Omaha, au Nebraska, où il demeure avec sa famille jusqu'en 1860. Nommé président d'honneur du district méthodiste des Rocheuses, il gagne Denver pour y construire une église et fonder une nouvelle congrégation. Quelque temps plus tard, le pasteur combattant refusait le poste de chapelain dans le 1^{er} régiment de volontaires du Colorado mais y obtenait une commission de major, expliquant au gouverneur Gilpin que « *Je me sens contraint de frapper personnellement pour détruire l'esclavage humain* ».²

Le docteur John Evans, le nouveau gouverneur du Colorado, était un homme ambitieux qui avait fait fortune dans les chemins de fer et l'immobilier de l'Illinois. Lorsque débute la guerre civile, il s'établit à Denver afin de profiter des opportunités qu'offre ce nouveau territoire. Son rêve était de faire traverser sa ville adoptive par la première ligne ferroviaire transcontinentale pour assurer la prospérité du Colorado et lui décrocher le statut d'État au sein de l'Union. Les Indiens contrecarraient cependant ses appétits en bloquant l'itinéraire proposé par la Union Pacific Railroad à travers les grandes plaines. Ses premiers efforts pour les déloger de ces immenses espaces ne produisent qu'une guerre sauvage le long des pistes empruntées par les pionniers et les colons qui émigraient vers l'Ouest.

Les problèmes avec les Indiens des Plaines remontaient en grande partie aux années 1850. Malgré le Traité de Fort Laramie en 1851, ces derniers constatèrent que les Blancs ne se contentaient plus de traverser leur territoire lors de leur progression vers l'Ouest, comme l'avaient fait les chercheurs d'or en 1849. Les intrus étaient désormais des fermiers et des ranchers qui s'approprièrent leurs terrains de chasse traditionnels, cultivaient leurs terres et faisaient paître leur bétail sur les prairies réservées aux bisons. En 1858 et 1859, la découverte d'or dans la région de la rivière Platte et la ruée vers le Pike's Peak précipitent l'afflux de prospecteurs et de mineurs qui s'accaparent de larges parcelles du territoire indien. Dans un premier temps, les Cheyennes et les Arapahos semblent accepter cette situation, pensant peut-être qu'elle n'était que passagère. Le chef cheyenne Black Kettle se rend même en visite amicale à Denver où les autorités locales le reçoivent cordialement. Il croit naïvement que les colons s'en iraient bientôt vers l'Ouest et précise à ses interlocuteurs qu'il espérait que les Blancs ne s'en prendraient pas à son peuple et qu'ils ne resteraient pas trop longtemps sur place car, après tout ... cette terre était indienne.

En février 1861, des agents peu scrupuleux du gouvernement avaient leurré certains chefs pacifiques des Cheyennes du Sud et des Arapahos en leur faisant signer un nouvel accord de

¹ Colonel John M. Chivington, Internet.

² J. Jay Myers, *Sand Creek Massacre*.

paix. Le Traité de Fort Wise³ stipulait d'une part que ces Indiens s'installeraient près de Sand Creek, sur une parcelle de terre aride et pratiquement sans gibier située dans le sud-est du Colorado et, de l'autre, qu'ils abandonneraient leurs revendications sur l'énorme territoire compris entre les rivières Platte et Arkansas. Les chefs concernés se rendent vite compte qu'ils avaient été dupés et, refusant de s'établir dans la réserve prévue où leur peuple mourrait de faim, ils continuent à chasser le bison où bon leur semblait. En outre, d'autres bandes de Cheyennes et d'Arapahos du Nord n'avaient pas signé le traité et n'avaient aucune intention d'y souscrire. Les Cheyennes étaient cependant agités et ils relancent leurs guerres ancestrales contre les tribus des Utes et des Pawnees. En route pour les massacrer, ils effrayent les colons blancs mais, lors de leur retour, ils les terrifient davantage en hurlant et en brandissant les scalps sanguinolents de leurs victimes. Au même moment, de petites bandes de guerriers effectuent des raids le long de la rivière Platte, volant du bétail, des provisions et des chevaux, mais il ne s'agissait là que d'actes isolés.

La quiétude de l'hiver 1862 se traduit par une accalmie relative de l'activité des Cheyennes et des Arapahos. Leurs poneys étaient épuisés et guerroyer par un temps glacial ne constituait pas leur passe-temps favori. Les vieux colons connaissaient bien les habitudes des Indiens : ceux-ci faisaient toujours la paix en hiver pour obtenir des couvertures et de la nourriture du gouvernement américain. Cette paix disparaissait en même temps que l'hiver. Affamés, les Cheyennes volent du bétail à maintes reprises. Le gouverneur Evans lance les troupes du colonel Chivington à leur poursuite. Néanmoins, les raids sur les propriétés des colons blancs, les diligences et les trains d'émigrants se poursuivent et s'amplifient.

Si le Colorado devait prospérer, pensait Evans, il devait contraindre les tribus cheyennes et arapahos à vivre sur les terres définies par le traité de 1861. Le récent soulèvement des Sioux au Minnesota en 1862 le persuada du bien-fondé de ses réflexions. Convaincus qu'une guerre générale avec toutes les tribus était imminente, de nombreux colons harcèlent Evans pour qu'il isole au plus vite les Indiens et place leur réserve sous bonne garde. Au cours de l'été 1863, espérant briser le front indien, le gouverneur envoie des émissaires auprès de tous les Cheyennes et Arapahos du territoire, les invitant à participer à un nouveau concile de paix, le 1^{er} septembre, sur la rivière Arikaree. Circonspects, les Indiens refusent l'invitation et informent Evans qu'ils considéraient tous les traités avec les Blancs comme des tromperies. En outre, le récent assassinat d'un Cheyenne ivre par une sentinelle de Fort Larned au Kansas les avait révoltés. En dépit de leur rancœur, la majeure partie des Cheyennes et des Arapahos passe l'été et l'automne de 1863 à chasser le bison. A l'exception de quelques déprédations mineures que causent de petites bandes locales, les Indiens semblent paisibles. Le message d'un Blanc qui vivait parmi eux trouble la quiétude d'Evans. Il révélait que toutes les tribus des Plaines s'unissaient pour guerroyer au printemps prochain. Malgré le manque de fiabilité de cette information, Evans et d'autres proéminents citoyens du Colorado en concluent que la seule réponse possible consistait en une épreuve de force définitive avec les Peaux-Rouges. Un de ceux qui partageait cet avis n'était autre que John Chivington qui venait d'être promu commandant du district militaire du Colorado. Le général Samuel Curtis de Fort Leavenworth au Kansas était son supérieur hiérarchique et il estimait que les agents aux affaires indiennes *chouchoutaient* un peu trop les Peaux-Rouges et qu'il devenait difficile de négocier avec eux de façon pragmatique.

En quête d'un prétexte pour passer à l'action, Evans et Chivington le trouvent fortuitement en avril 1864. Le long de la rivière South Platte, à l'est de Denver, de petites bandes de guerriers cheyennes razzient quelques ranchs et s'accaparent de leur bétail. Les volontaires du 1^{er} régiment du Colorado se mettent aussitôt en selle, Chivington leur ordonnant « *de tuer les Indiens là où ils se trouvaient* »⁴. Attaquant sans discernement tous les Cheyennes qu'ils rencontrent, ils récupèrent non seulement le bétail volé, mais ils brûlent également des villages paisibles, massacrent des innocents et assassinent un chef cheyenne. Celui-là du nom de Lean

³ Renommé Fort Lyon peu après.

⁴ Josephy A. Jr., *War on the Frontier* p. 123.

Bear, était très pacifique et, lorsqu'il accourut de son village pour saluer amicalement les soldats, un troupier l'abattit d'un coup de carabine. Des bandes de guerriers cheyennes et sioux répliquent aussitôt par des incursions meurtrières au Kansas et le long de la rivière Platte. Ces raids convainquent Evans du bien-fondé de ses intuitions sur les intentions des Indiens. Il écrit au général Curtis pour solliciter le renvoi immédiat des volontaires du Colorado que l'armée comptait utiliser contre les Confédérés en Arkansas.

En tant que soldat expérimenté, Curtis soupçonne Evans de dramatiser la situation, aussi envoie-t-il son inspecteur général, le major T.I. McKenny, prendre la température sur place. Après investigations, McKenny conclut d'abord qu'aucun soulèvement général indien n'avait eu lieu et ensuite, que s'il y avait de l'orage dans l'air, « *c'était la faute des patrouilles blanches qui écumaient le pays, ne faisant aucune distinction entre tribus et tuant tout ce qui ressemblait à un Indien* ». ⁵ La guerre était cependant plus rapprochée que ne le pensait McKenny. Plusieurs jours avant la transmission de son rapport au général Curtis, le 11 juin, un groupe de quatre Arapahos avaient massacré un rancher du nom de Nathan Hungate, son épouse et leurs deux filles. Des colons ramenèrent leurs corps mutilés à Denver et les exhibèrent devant un public révolté et en proie à la panique. Evans choisit ce moment pour déclarer la guerre aux tribus. Espérant séparer les clans paisibles des hostiles, il proclame que les Indiens qui veulent la paix doivent se rendre à des forts spécifiques afin d'éviter « *d'être tués par erreur* ».

Sa proposition vient cependant trop tard. La tension montante avait engendré d'autres confrontations et, de plus, il ne restait pratiquement plus d'Indiens pacifiques dans la région. Au début de juillet 1864, un incident implique le commandant de Fort Larned au Kansas. Lorsqu'il refuse l'entrée de la place au chef kiowa Satanta, ce dernier décoche une flèche dans le bras d'une sentinelle et ses braves déguerpissent ensuite avec les chevaux du fort. Quand des Arapahos du Sud conduits par le chef Left Hand, un ami de longue date des Blancs, apparaissent un peu plus tard devant le fort en hissant un drapeau blanc, les soldats enragés ouvrent le feu sur eux au canon. A leurs yeux, tous les Peaux-Rouges sortaient du même moule. Le général de brigade Robert B. Mitchell, commandant le district du Nebraska, est également à l'origine d'un accroc avec les Indiens. Il fait convoquer Spotted Tail et Bad Wound, deux chefs sioux pacifiques, leur enjoignant de rester éloignés des terrains de chasse de la vallée de la Platte alors que ces terres leur appartenaient depuis toujours. Ces derniers ignorent néanmoins les ordres et continuent à chasser où bon leur semblait. Mitchell leur envoie alors des troupes pour les en déloger.

Les unes après les autres, comme une traînée de poudre, les tribus indiennes se déchaînent. Vers la fin du mois, les Cheyennes, Arapahos, Sioux, Kiowas et Comanches se soulèvent. La guerre que le gouverneur Evans avait encouragée faisait désormais rage et il en avait perdu tout contrôle. Des bandes sauvages razzient la piste de Santa Fe, les communautés établies le long de la rivière Arkansas et différentes localités du Kansas, en particulier celles arrosées par les rivières Saline, Solomon et Republican. Près de la rivière Platte et de son affluent menant à Denver, les Sioux, Cheyennes et Arapahos attaquent les diligences et les convois de chariots. Il brûlent ranchs et relais et assassinent de nombreux Blancs. C'est par centaines que les colons affolés se regroupent sous la sécurité relative des forts. A la mi-août, Evans informe le secrétaire à la Guerre, Edwin Stanton, que « *des hordes d'Indiens sont assurément aux portes de Denver et leurs attaques nous vouent à la destruction et la famine* ». ⁶ Ses appréhensions se matérialisent lorsque les Indiens interrompent l'ensemble du trafic sur l'Overland Trail, le long de la rivière South Platte. Pendant six semaines, ils isolent Denver du reste du territoire du Colorado et sèvent sa population de denrées alimentaires et de produits de première nécessité.

En dépit des sanglants événements de l'été, Chivington et Evans avaient trouvé le temps de s'occuper de politique, besognant avec zèle pour convaincre les politiciens et les élus locaux de la nécessité de faire entrer au plus tôt le Colorado dans l'Union, manœuvre qui leur était hautement profitable. En effet, Chivington était parvenu à se faire nommer candidat potentiel au

⁵ Joseph A. Jr., *War on the Frontier* p. 123.

⁶ *Sand Creek Massacre*, Internet.

Congrès. Quant à Evans, il brigait le poste de sénateur. Leurs ambitions sont soudainement mises en péril quand, à l'approche de l'automne, les diverses bandes indiennes renoncent à guerroyer pour s'adonner à la chasse aux bisons afin de se procurer de la viande pour l'hiver. Profitant de cette accalmie, Black Kettle, un chef cheyenne avide de paix, et d'autres chefs qui s'étaient opposés à la violence de l'été regagnent de l'influence. A la suite d'un conseil, ces chefs expédient un message au major Edward Wynkoop, le commandant de Fort Lyon, lui proposant de mettre fin aux hostilités. Quittant le fort le 10 septembre, Wynkoop et 130 hommes du 1^{er} Colorado rencontrent Black Kettle, Left Hand et d'autres chefs cheyennes et arapahos le long de la rivière Smoky Hill. Après avoir convaincu Wynkoop de leur sincérité en lui remettant quatre captifs blancs, Black Kettle et six autres chefs proposent au major de se rendre à Denver pour tenter de négocier la paix avec le gouverneur Evans. Entre-temps, le général Curtis avait télégraphié au colonel Chivington des instructions explicites : « *il faut capturer les mauvais Indiens et recouvrer leur butin ... Il faut récupérer les otages ... Je ne veux aucune paix avant que les Indiens ne souffrent davantage ... Je crains que l'agent du département indien ne soit prêt à faire prématurément des concessions ... Aucune paix ne doit être conclue sans mon aval* ». ⁷

L'arrivée des chefs indiens met Evans et Chivington en porte à faux. Selon ces derniers, la paix contrarierait une majorité de la population qui criait vengeance. De plus, le nouveau régiment de volontaires récemment levé à la hâte pour une période de cent jours, le 3^e de cavalerie du Colorado, rongait son frein et serait dissout d'ici peu. Enfin, un règlement provisoire laisserait sans nul doute la part belle aux tribus pour recommencer à guerroyer dès le prochain printemps. L'entrevue avec la délégation de Black Kettle a lieu à Camp Weld, près de Denver, le 28 septembre 1864. Un témoin rapporte que Black Kettle reconnut avoir envoyé l'année précédente un message à Evans dans lequel il avait formulé son refus de dialoguer avec lui et le *Grand Père* de Washington. Bien qu'il eût décliné l'invitation d'Evans durant l'été 1863, il voulait que le gouverneur comprenne que, maintenant, il désirait la paix. Evans répond d'une façon ambiguë. Il explique aux Indiens que la paix était désormais aux mains des militaires, puis il se tourne vers Chivington qui s'adressa aux chefs en ces termes : « *Je ne suis pas un grand chef de guerre mais tous les soldats dans ce pays sont sous mon commandement. Ma manière de faire la guerre aux hommes blancs ou aux Indiens est de combattre jusqu'à ce qu'ils déposent leurs armes et se soumettent à l'autorité militaire* ». ⁸ Il ajoute que quand les Indiens seraient prêts à faire la paix, ils pourraient se rendre au major Wynkoop à Fort Lyon. Leur reddition devait être totale. Comme les chefs estimaient avoir rempli ces conditions, ils quittent la réunion, persuadés que la paix était désormais établie. Curtis réitère ses directives à Chivington au début de novembre : « *Poursuivez et châtiez partout les Cheyennes et les Arapahos ; ne prêtez aucune attention aux frontières des districts. Aucune paix ne peut être conclue et aucun cadeau donné sans mon consentement* ». ⁹ Au même moment, Chivington reçoit une dépêche de l'agent aux affaires indiennes, Samuel E. Colley, l'informant que ses médiations avec les tribus n'avaient abouti à rien de concret durant les six derniers mois. « *A mon avis,* » dit-il, « *ils devraient être punis pour leurs actes hostiles. Les Cheyennes et les Arapahos ne peuvent pas continuer à jouer leur jeu de guerre en été et de paix en hiver* ». ¹⁰

Aveuglé par ses ambitions politiques, John Chivington ne s'encomrait d'aucune contrainte morale ou légale. Se comportant comme s'il ne devait rendre des comptes à personne, son appétit de pouvoir se conjugait avec une ferveur religieuse digne d'un pharisien. Certifiant au peuple du Colorado qu'aucun état de paix n'existait avec les Indiens, il se prépare aussitôt à faire la guerre aux Arapahos et aux Cheyennes. Au cours du mois d'octobre, le chef Left Hand s'était rendu à Fort Lyon pour y livrer 40 Arapahos et une partie du butin de guerre provenant des raids de l'été. Le 2 novembre, le général Curtis remplace Wynkoop par le major Scott Anthony, considérant que ce dernier serait moins flexible avec les Indiens que son prédécesseur.

⁷ J. Jay Myers, *Sand Creek Massacre*.

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid.

Un peu plus tard, le chef arapaho Little Raven arrive à Fort Lyon avec 650 membres de sa tribu. Ensuite, c'est au tour de Black Kettle, de Left Hand et de War Bonnet de se présenter pacifiquement au major Anthony. N'ayant pas les moyens de nourrir tout ce monde, il persuade les Indiens de chasser le bison dans une région située à environ 50 kilomètres au nord du fort. Anthony leur affirme qu'ils seront là hors de portée de l'armée car cette terre avait été assignée aux Cheyennes par le traité de Fort Wise de 1861. Quelques jours plus tard, il télégraphie au général Curtis pour l'informer que de nombreux Indiens bivouaquaient dans les parages de Sand Creek.¹¹

La démarche du major Anthony prélude à une tragédie. Apprenant que les Indiens étaient occupés à chasser, Chivington se prépare à l'action. Le 24 novembre, manœuvrant secrètement, il expédie vers le sud le 3^e de cavalerie du Colorado commandé par le colonel George L. Shoup, un ambitieux politicien de Denver. La marche de ce régiment se révèle pénible car la neige est profonde et le froid glacial le long de la rivière Arkansas. De plus, les hommes sont inexpérimentés, inadéquatement vêtus, mal équipés et tiennent à peine en selle. Quittant camp Weld à la tête de trois compagnies de son 1^{er} de cavalerie, Chivington rejoint l'expédition au point de rendez-vous convenu. Exténuées, les troupes arrivent finalement à Fort Lyon dans l'après-midi du 28 novembre. Quand Chivington rencontre le major Anthony, ce dernier ne mentionne pas la récente visite de Black Kettle ni celle des autres chefs cheyennes et arapahos. Il l'informe simplement de l'endroit où campaient ces Indiens qui, selon lui, étaient au nombre de 1.000 à Sand Creek et de 2.000 un peu plus au nord, dans la région de Smokey Hill. Chivington lui annonce alors que ses hommes vont attaquer ces bandes arrogantes, en commençant par celles de Sand Creek. Des officiers arguent aussitôt que cet acte violerait les engagements pris à l'égard des Indiens pacifiques, mais il leur répond furieusement : « *Tout homme qui a de la sympathie pour les Indiens ferait mieux de quitter l'armée des Etats-Unis* ». ¹² Le soir même, Chivington et Anthony quittaient le fort avec 700 hommes des 1^{er} et 3^e régiments de cavalerie du Colorado, 125 soldats de la garnison et une batterie de quatre howitzers de campagne.

Aux premières lueurs du 29 novembre, guidé par le sang-mêlé Robert Bent dont il s'était assujéti les services, Chivington parvient sur une crête surplombant le village de Black Kettle à Sand Creek, où dormaient paisiblement quelque 500 Cheyennes du Sud, ainsi que Left Hand et environ 150 de ses Arapahos. Il déploie aussitôt ses hommes pour l'attaque. Son plan était de circonscrire le camp, puis d'immobiliser les guerriers en capturant leurs poneys répartis en deux troupeaux près des tepees. S'il fallait se battre, il ne voulait pas que ces guerriers soient montés. En effet, ils se révélaient bien plus redoutables à cheval qu'à pied. Il ordonne également de charger les pièces d'artillerie à la mitraille et de les pointer sur le campement. Un témoin oculaire rapporte que le colonel Chivington s'adressa alors à ses troupes en ces termes : « *La nation cheyenne s'est engagée dans une guerre sanglante contre les Blancs pendant le printemps, l'été et l'automne, et Black Kettle est son chef principal. Ils sont coupables d'incendies criminels, d'assassinats, de viols et de tortures, sans aucune pitié envers les femmes et même les enfants. Je crois qu'il est juste et honorable d'user de tous les moyens mis à la disposition par Dieu pour abattre les Indiens qui tuent et torturent des femmes et des enfants. Au diable celui qui a de la sympathie pour eux* ». ¹³ Il ajouta encore qu'il ne tolérerait aucun prisonnier. Bien qu'il soit difficile de prouver la véracité de ces paroles, elles reflètent néanmoins les états d'âme bien connus de Chivington à l'égard des Indiens.

Quelques instants plus tard, les Coloradoans avancent au trot vers le village. Les cavaliers d'Anthony accélèrent puis voltent à gauche pour saisir les poneys situés au sud de la rivière. Quelques bêtes parviennent néanmoins à s'échapper et rejoignent les abords du camp. Des femmes matinales donnent aussitôt l'alerte. Black Kettle n'en croit pas ses yeux. Il avait pourtant attaché un drapeau américain et un bout de tissu blanc à l'extrémité d'un poteau devant

¹¹ On estime que 650 à 700 Indiens vivaient près de Sand Creek au milieu du mois de novembre 1864.

¹² Joseph A. Jr., *War on the Frontier* p. 127.

¹³ *Sand Creek Massacre*, Internet.

sa tente ce qui, selon lui, garantissait la protection des siens contre toute attaque des soldats américains. Hurlant comme des sauvages, les hommes de Shoup traversent alors le cours d'eau pour fondre directement sur le campement indien tandis que ceux du 1^{er} Colorado le contournent pour prévenir toute évasion. « *Tout n'était que bruit et confusion* » rapporta le sang-mêlé, George Bent, le frère de Robert, qui était dans le village au moment des faits. « *Les Indiens se mirent à courir, mais ils ne semblaient savoir ni que faire ni ou où aller. Les femmes et les enfants pleuraient et hurlaient, les hommes se ruiaient vers leur tepee pour saisir leurs armes en se conseillant mutuellement sur la direction à prendre* ». ¹⁴ Un groupe de guerriers tentent de résister brièvement devant les tepees avant d'être hachés et dispersés par le feu de l'artillerie. De toutes parts, les Coloradoans abattent hommes, femmes et enfants, les criblant de balles et pourchassant ceux qui tentaient de s'enfuir. Des dizaines d'Indiens plus ou moins valides parviennent cependant à se réfugier le long du lit de la rivière, à l'ouest du village, laissant derrière eux une traînée de morts et de blessés. A environ 3,5 kilomètres du camp, les survivants se regroupent derrière un talus, creusant à la hâte des tranchées sommaires dans la terre meuble. Entourés de soldats qui hésitent à s'aventurer vers ces fortifications de fortune, les Indiens résistent toute la journée. Parmi eux se trouvaient les chefs Black Kettle indemne, et War Bonnet et Left Hand mortellement blessés.

Ailleurs, le massacre se poursuit d'une façon tout aussi impitoyable. Dans la confusion, de nombreux Indiens s'échappent dans les collines, mais plus de 150 périssent. Deux tiers d'entre eux sont des femmes et des enfants. Pendant des heures, les cavaliers se livrent à une orgie d'atrocités, achevant les blessés et scalplant et mutilant les corps de leurs victimes. Certains officiers et troupiers ainsi que des marchands ambulants et autres sang-mêlé qui étaient dans le village lors de l'attaque, rapportèrent avoir vu des soldats sabrer des bébés et des enfants, dépecer le corps de femmes qui demandaient grâce, arracher la peau des cadavres pour en faire des blagues à tabac, et découper le nez, les oreilles et les parties génitales d'un chef arapaho. ¹⁵ Vers quatre heures de l'après-midi, Chivington fait sonner le rappel afin de rassembler ses troupes éparpillées. Les soldats qui essayaient toujours de réduire les guerriers retranchés dans le lit de la Sand Creek abandonnent alors leur tentative et reviennent au village. Profitant de ce répit inespéré et de la tombée de la nuit, les Indiens survivants parviennent à s'enfuir. A moitié nus, morts de froid et affamés, ils se dirigent vers le nord-est pour atteindre les camps sioux et cheyennes de Smoky Hill. Les Coloradoans ne leur donnent pas la chasse. Ils restent cependant sur le qui-vive pendant la nuit, de peur que ces sauvages ne reviennent se venger. Dans le premier rapport qu'il expédie au général Curtis, Chivington mentionne qu'il a livré « *une des batailles indiennes les plus sanglantes qu'aient jamais connues ces plaines* ». ¹⁶ Il précise en outre que ses hommes avaient tué 500 Indiens, y compris le chef Black Kettle. En réalité, il y eut probablement moins de victimes, peut-être 150 ou 200, et Black Kettle ne figurait pas parmi elles ¹⁷. Le lendemain, 30 novembre 1864, est ponctué par quelques escarmouches au cours desquelles succombent deux soldats et peut-être une douzaine d'Indiens. Chivington, dont les pertes s'élèvent à 14 morts et 40 blessés selon les sources les plus crédibles, pille les tepees et met le feu au campement avant de se rendre au village arapaho voisin, prêt à lui réserver le même sort que celui de Sand Creek. Ce site, les Indiens l'avaient déserté et ils s'étaient prudemment sauvés durant la nuit au sud de la rivière Arkansas. Chivington ordonne leur poursuite mais celle-ci se révèle vaine.

Leurs sacoches garnies d'un sinistre butin, les volontaires du Colorado regagnent Fort Lyon puis Denver où la population les accueille d'une façon triomphale. Ils exhibent fièrement leurs trophées de guerre à une foule en liesse qui les ovationne. Il s'agit de bijoux, de bagues et de

¹⁴ Joseph A. Jr., *War on the Frontier* p. 127.

¹⁵ Cette pratique est à l'origine indienne, notamment chez les Apaches, les Comanches, les Kiowas et les Wichitas. La démarche visait à humilier les morts dans l'au-delà. Notons que la même démarche motivée par le même objet s'observe chez les rebelles algériens lors de leur guerre pour l'indépendance. Dans la plupart des cas, les parties génitales du mort étaient introduites dans la bouche.

¹⁶ J. Jay Myers, *Sand Creek Massacre*.

¹⁷ Il sera tué à la bataille de la Washita, quatre ans plus tard.

boucles d'oreille arrachés aux femmes indiennes, certains encore attachés à des doigts ou à des lambeaux de chair, ainsi qu'un grand nombre de scalps sanguinolents que le théâtre *Apollo* et les saloons de la ville s'empressent d'étaler devant leur clientèle. Le lendemain, la gazette *Rocky Mountain News* consacre à ces héros un éditorial édifiant : « Parmi tous les brillants faits d'armes dans la guerre contre les Indiens, la récente campagne de nos volontaires du Colorado restera dans l'Histoire avec quelques rivales mais rien ne pourra la surpasser. [...] Les soldats du Colorado se sont une nouvelle fois couverts de gloire ».¹⁸ Le 3^e régiment de volontaires est dissous peu de temps après, quant à la commission du colonel Chivington, elle expire le 6 janvier 1865.

Au début de 1865, des langues se délient en même temps que commencent à circuler des rumeurs de soldats ivres qui auraient commis des exactions à Sand Creek. La presse s'empare de ces révélations insolites et les diffuse aussitôt. Nombreux sont ceux qui se posent désormais des questions et veulent des réponses claires sur les agissements de Chivington le 29 novembre 1864. Les « héros » de Sand Creek étaient en effet soupçonnés non seulement d'avoir massacré des femmes et des enfants mais également d'avoir mutilé le corps de leurs victimes. Craignant pour sa peau, Chivington fait arrêter six de ses hommes, les accusant de lâcheté devant l'ennemi. Parmi eux figuraient le capitaine Silas Soule, un ami personnel de Chivington, qui avait combattu avec lui à Glorieta Pass, et des cavaliers qui avaient refusé de participer au carnage. Tous s'étaient mis à parler ouvertement des scènes atroces dont ils avaient été les témoins. Informé de cette arrestation arbitraire, le secrétaire Stanton ordonne leur libération immédiate.

Les nouvelles de la boucherie de Sand Creek et des excès barbares des volontaires coloradoans soulèvent l'indignation du pays et finissent par choquer Washington. Le gouvernement ordonne la mise sur pied de deux commissions d'investigations distinctes visant à enquêter sur cette affaire. Elles rendront conjointement leur verdict officiel à la fin du mois de mai 1865. Le général Henry Halleck, commandant en chef de l'armée fédérale, exige que Chivington soit traduit devant une cour martiale. Les militaires arguent cependant qu'un tel tribunal ne s'imposait pas car Chivington avait entre-temps démissionné de ses fonctions et ne faisait plus partie de l'armée régulière. De plus, le général Curtis, l'ancien supérieur de Chivington, estimait que comme l'armée était gangrenée par une multitude d'hommes impliqués dans des différends personnels et politiques, il était pratiquement impossible d'obtenir une vision honnête et impartiale des faits. Le capitaine Soule ne témoigne que très brièvement devant la commission du Congrès car, moins d'une semaine après sa libération, le 23 avril, un soldat du nom de Charles Squires lui logea une balle dans la tête dans une rue de Denver. L'enquête qui s'ensuivit conclut que Chivington avait probablement commandité ce meurtre mais elle ne put en apporter la preuve.¹⁹

Entre-temps et à la vitesse du vent dans la plaine, la nouvelle des exactions commises sur le peuple de Black Kettle se transmet à toutes les tribus indiennes des Plaines du Nord et du Centre. Ces dernières déterrent aussitôt leur hache de guerre, bien décidées à prendre leur revanche. Le 7 janvier 1865, une bande combinant plus de 1.000 Cheyennes et de Sioux déferle sur Julesburg, à la jonction de l'Oregon et de l'Overland Trail. Leurs raids se propagent le long des deux affluents de la rivière Platte, causant davantage de dévastations que les violences de l'été précédent. Les Indiens multiplient leurs attaques sur les diligences et les convois de chariots transportant le fret et le courrier US. Ils arrachent des kilomètres de lignes télégraphiques, interrompant de la sorte les communications entre Salt Lake City, San Francisco, Denver et l'Est des Etats-Unis. Le 22 février, les Sioux, Cheyennes et Arapahos fondent une nouvelle fois sur la communauté de Julesburg, la pillant avant d'y mettre le feu. Après avoir ainsi vengé le massacre de Sand Creek, plus de 6.000 guerriers quittent les plaines de la Platte pour gagner les Black Hills (le Dakota du Sud et le Wyoming actuel), hors de portée

¹⁸ Documents on the Sand Creek Massacre : "*Rocky Mountain News*".

¹⁹ Un des hommes de Soule, le lieutenant James Cannon, traqua Squires jusqu'au Nouveau-Mexique et le ramena à Denver pour y être jugé. Squires parvint à s'échapper, quant à Cannon, on le retrouva mort empoisonné.

des troupes américaines. Le clan sioux de Spotted Tail, qui voulait retourner chasser sur ses propres terres au sud de la rivière Platte se rend à Fort Laramie. Quant à la tribu des Sioux Brulé, elle rejoint la région de la Powder River (le Wyoming actuel).

Afin de résoudre le problème indien, le général Ulysses S. Grant avait réorganisé les départements militaires de l'Ouest et leur avait affecté de nouveaux commandants. En mars 1865, le général John Pope, transféré du département du Nord-Ouest à St Paul pour prendre la tête d'une nouvelle division administrative du Missouri, préparait les plans d'une solide campagne qui visait à briser les tribus hostiles, à restaurer la sécurité de toutes les pistes conduisant vers l'Ouest et à en ouvrir de nouvelles, en particulier vers les mines du Montana. Trois colonnes participeraient à des expéditions séparées mais bien coordonnées. Le général Alfred Sully, traverserait le Dakota et y pacifierait les Sioux de l'Ouest, établissant un fort sur leur terrain de chasse, le long de la Powder River. Le général Patrick Connor, promu à la tête du nouveau district des Plaines, marcherait de Fort Laramie vers la Powder River et renforcerait les troupes de Sully. Un troisième corps, sous les ordres du général de brigade James H. Ford, le nouveau commandant du district de l'Arkansas du Nord, avancerait de Fort Larned au Kansas pour s'occuper des Kiowas et des autres tribus vivant au sud de la rivière Arkansas.

Un certain nombre de facteurs liés à la logistique et au manque provisoire de troupes retardent la grande offensive de Pope. D'abord, en raison du mauvais temps et de la signature tardive des contrats d'approvisionnement et de transport, la campagne ne peut démarrer avant la fin de la guerre civile. Ensuite, la dissolution des unités de volontaires dont la période d'enrôlement avait expiré, nécessite la levée et l'organisation de contingents professionnels aptes au service dans l'Ouest. Au même moment, Pope et ses généraux sont confrontés à un problème d'un tout autre ordre. Révoltés par le massacre de Sand Creek et blâmant l'armée pour avoir suscité l'hostilité des Indiens, le Congrès et d'éminents politiciens de l'Est s'étaient lancés dans une tentative de paix avec ces derniers. Grâce à l'appui du cabinet du président Johnson, un début de négociation avec certaines tribus se profile tandis que les troupes de Pope rongeaient leur frein. Le gouvernement signe ainsi des traités avec les Cheyennes du Sud de Black Kettle, les Arapahos et d'autres tribus du Colorado méridional, ce qui met définitivement fin à leurs revendications territoriales sur les plaines centrales du Colorado et du Kansas. Dans ce contexte, la campagne du général Ford est annulée. Quant à celles de Sully et de Connor, elles n'accomplissent rien de significatif. L'avance de Connor, basée sur les mouvements simultanés de trois colonnes, est particulièrement difficile, onéreuse et frustrante. Les troupes marchent dans le désordre et s'enlisent dans des régions mal connues. Lacérés par des vents glacials, soumis à de violentes tempêtes, affamés et à court de montures, les hommes livrent des combats incertains. Pope met finalement fin à l'expédition et ordonne à Connor de reprendre en main son vieux district de l'Utah. Son entreprise est plus qu'un échec. Elle renforce la détermination des Sioux, des Cheyennes du Nord et des Arapahos à continuer leur résistance durant les années qui suivent la guerre civile.

Entre-temps, les investigations sur la tragédie de Sand Creek avaient abouti. Les deux commissions d'enquête du gouvernement avaient recueilli un grand nombre de témoignages émanant d'individus réellement présents sur les lieux du massacre, entre autres ceux du major Wynkoop et de certains officiers et troupiers des 1^{er} et 3^e Colorado. Le 30 mai 1865, le comité du Congrès sur la conduite de la guerre publie son rapport qui décrit Sand Creek comme une « scène de meurtre et de barbarie » et conclut que Chivington « avait délibérément planifié et exécuté un massacre immonde et horrible (...) vis-à-vis des sauvages qui furent victimes de sa cruauté ».²⁰ Quant au témoignage d'Evans, il était plein de « faux-fuyants et de malveillance ». Enfin le comité était d'avis que, « pour venger la cause de la justice et préserver l'honneur de la nation, des mesures promptes et énergiques devaient être prises immédiatement pour démettre de leurs fonctions ceux qui avaient ainsi déshonoré le gouvernement et pour punir ceux qui avaient été coupables de ces actes brutaux et lâches car

²⁰ Joseph A. Jr., *War on the Frontier* p. 131.

leurs crimes le méritaient ». ²¹ Curieusement, ni le gouvernement ni l'armée n'engagea de poursuites à l'encontre de Chivington et de ses hommes. En revanche, le président Johnson exigea personnellement et obtint la démission du gouverneur Evans, dont le rêve de faire décrocher au territoire du Colorado le statut d'Etat au sein de l'Union ne se matérialisa pas avant 1878.

Revenons brièvement aux commissions d'enquête officielles ordonnées par le Congrès. Des historiens ont soigneusement épluché leur contenu ainsi que les archives relatives à cette affaire afin de tenter d'apporter davantage de lumière sur ce qui s'est réellement passé à Sand Creek. Leurs réflexions ne remettent pas en question les responsabilités des divers protagonistes, mais elles sont pour le moins insolites dans la mesure où elles montrent combien la mémoire collective s'estompe avec le temps et à quel point certaines dépositions se révélèrent contradictoires, vagues ou subjectives.

Ainsi, des témoins oculaires prétendirent que Black Kettle avait hissé le drapeau des Etats-Unis et un bout de tissu blanc sur un mât devant son tepee. Le lieutenant Joseph Cramer, qui n'avait aucune sympathie pour Chivington, prétendit qu'il ne vit aucun drapeau et d'autres soldats confirmèrent cette allégation. En vérité, il était plutôt inhabituel qu'un Indien fasse flotter le drapeau des Etats-Unis devant sa tente.

Il n'y a aucun consensus sur le nombre d'Indiens tués à Sand Creek. Dans son deuxième rapport au général Curtis, daté du 16 décembre 1864, le colonel Chivington mentionne « *qu'entre 500 et 600 Indiens morts ont été recensés sur le champ de bataille* ». ²² Un certain capitaine Booth compta 69 morts, quant au caporal Amos Miksch, il en nota 123. D'autres avancèrent des chiffres tels que 148, 150, 200, 300, 400 et 450. Comme de coutume, les Cheyennes emportèrent un grand nombre de leurs morts et blessés après la bataille, tout inventaire précis des victimes de Sand Creek reste donc impossible.

Dans le même ordre d'idées, personne ne peut établir avec exactitude la proportion de femmes et d'enfants parmi les victimes. Les témoignages oculaires varient de façon étonnante.

- John Smith, un commerçant et interprète, détestait Chivington et était considéré comme quelqu'un d'intègre. Or, d'après lui, la moitié des victimes était des hommes.
- D'après le sang-mêlé cheyenne E. Guerrier, deux tiers de celles-ci elles étaient des femmes et des enfants.

La relation des faits, par les militaires, ne se révéla guère plus convaincante.

- Selon le caporal Miksch, uniquement 25 des victimes étaient des hommes adultes.
- Selon le major Jacob Downing, tout au plus quelques enfants et une douzaine de femmes auraient été massacrés.
- Selon le lieutenant Cramer, les femmes et les enfants constituaient les deux tiers des victimes.
- Selon Stephen Decatur, major assigné temporairement au 3^e Colorado, les femmes et les enfants abattus auraient été des cas isolés.
- Quant au colonel Chivington, il déclara laconiquement : « *je ne vis qu'une femme qui avait été abattue, mais aucun enfant* ». ²³

Ces témoignages, quoique différents, n'étaient cependant pas incompatibles. En effet, les camps des Indiens des Plaines s'étendaient parfois sur plusieurs kilomètres, parfois plus de 10. Dès lors, certains de ces hommes n'enregistrèrent que des scènes limitées à l'endroit où ils se trouvaient.

Il est également impossible de déterminer avec précision le nombre de corps indiens mutilés. Robert Bent, le sang-mêlé présent à Sand Creek, témoigna sans ambiguïté sur ce point et décrivit avec moult détails les atrocités qu'il avait vues. John Smith en fit de même. Le capitaine L. Wilson raconta qu'il ramassa un enfant puis le confia à une squaw. Le major Downing

²¹ Ibid. p. 131.

²² J. Jay Myers, *Sand Creek Massacre*.

²³ Ibid.

certifia qu'il ne vit aucun soldat scalpant qui que ce soit, mais aperçut un ou deux corps qui avaient été mutilés. Tenter de savoir qui a menti lors des commissions d'enquête relève de la quadrature du cercle. Il y eut très probablement de nombreux corps scalpés. Les Blancs comme les Indiens usaient couramment de cette pratique à l'époque. En outre, les Cheyennes et bien d'autres Indiens mutilaient souvent leurs victimes, croyant dans leur superstition que leur corps errerait éternellement dans l'au-delà avec leurs meurtrissures. Les volontaires du Colorado pensaient peut-être que la seule façon de combattre les Indiens était de le faire à leur manière ...

On peut se demander également si tous les guerriers de Black Kettle étaient vraiment pacifiques en novembre 1864. Le chef cheyenne avait admis, lors de son entrevue avec le gouverneur Evans, que certains de ses guerriers ne se conformaient pas à ses efforts de paix. En outre, ils étaient nombreux à s'être rassemblés dans les camps de Smoky Hill, des nids de Cheyennes et d'Arapahos notoirement sur le pied de guerre. Une des raisons pour laquelle les hommes de Chivington eurent affaire à moins de guerriers que prévus, se trouve peut-être dans le fait que beaucoup de ceux-ci s'étaient regroupés dans ces camps. Lors des auditions du Congrès, le docteur Caleb Birdsall, l'assistant chirurgien auprès des volontaires coloradoans, rapporta qu'au soir de Sand Creek, « *Un soldat s'arrêta devant l'ouverture d'un tepee et attira mon attention sur cinq ou six scalps qui pendaient au bout d'une corde ... Mon impression fut que l'un ou deux d'entre eux n'étaient pas plus vieux de dix jours* ». ²⁴ Un autre médecin affirma qu'il vit un grand nombre de scalps d'hommes blancs, quelques-uns fraîchement coupés et l'un ou l'autre datant de cinq à huit jours. Ces témoignages impliqueraient que des bandes de Black Kettle ou d'autres chefs arapahos auraient sévi depuis les pourparlers de paix de septembre 1864.

Il convient également de préciser que le colonel Chivington ne commandait pas des troupes disciplinées lors de l'action à Sand Creek. Les volontaires du 3^e Colorado étaient en majorité des gens sans éducation, des mineurs, des bagarreurs et des ivrognes. La plupart d'entre eux avaient été recrutés à la hâte dans les saloons, les tripots et les prisons de Denver et d'ailleurs. Bien qu'ils ne fussent pas des enfants de chœur, il n'y a cependant aucune preuve à ce jour que Chivington ait ordonné ou encouragé ses hommes à commettre des atrocités.

Certains individus invités à témoigner devant les commissions d'enquête étaient des Blancs qui trafiquaient avec les Indiens. Les commerçants honnêtes étaient fâchés, mais d'autres étaient furieux parce que les événements de Sand Creek avaient fait fuir leurs clients, c'est-à-dire les Cheyennes et les Arapahos. Les plus rancuniers furent ceux qui témoignèrent contre Chivington, tels que les agents aux affaires indiennes D.D. Colley et son fils Samuel Colley, deux canailles sans scrupules qui fraudaient le gouvernement et escroquaient des Indiens. Quelle valeur faut-il accorder à leur déposition ?

Mentionnons enfin que Chivington avait de nombreux ennemis politiques. Le gouverneur Evans avait appuyé sa candidature de premier membre républicain au Congrès de Washington quand le Colorado deviendrait un Etat de l'Union, mais il y eut de sérieuses rivalités pour ce poste. Certains fonctionnaires et élus locaux ne voulaient pas que leur territoire devienne un Etat car ils perdraient alors leur position, leur pouvoir et leurs privilèges. Ils manœuvrèrent de concert pour discréditer Evans, Chivington et ceux qui œuvraient contre leurs intérêts.

A la lueur des réflexions ci-dessus, il est rassurant de constater que les commissions d'enquête demeurèrent impartiales en parvenant à faire la lumière dans un dédale de dépositions où se côtoyaient crédibilité et fiction. Bien qu'elles établirent de façon indubitable les responsabilités d'Evans, de Chivington et d'autres individus dans cette affaire, de nombreuses questions demeurent aujourd'hui sans réponses, notamment celles concernant le nombre de victimes et de corps mutilés. Quelle que soit l'issue du débat qui anime encore les historiens, il est incontestable que les tragiques événements de Sand Creek résultèrent des incursions blanches en territoire indien, de la mauvaise gestion du gouvernement local et fédéral, des traités empoisonnés, brisés ou non respectés, et du fait qu'il n'y eut pas seulement des mauvais Indiens mais également des mauvais Blancs.

²⁴ Ibid.

Epilogue

Chivington ne fût jamais puni ni inquiété pour son rôle dans le massacre de Sand Creek, mais il en paya moralement le prix, écoulant ses vieux jours à l'écart de la société. Sous la pression populaire, il démissionna de la milice du Colorado et se retira de la vie politique. Vers la fin 1865, il partit pour le Nebraska où il s'investit dans une société de fret. Il déménagea ensuite en Californie pour quelque temps, puis retourna dans son Ohio natal où il acheta une ferme et édita un petit journal. Il tenta à nouveau sa chance dans la politique locale mais son passé le rattrapa et anéantit sa candidature lors d'une campagne d'élections législatives.

Quelque vingt ans après Sand Creek, les vieux pionniers du Colorado célébrèrent le 25^e anniversaire de la fondation du territoire et ils invitèrent Chivington à participer à la fête. Ce dernier redevint soudain le héros du jour et, lorsqu'il cria « *je ne regrette pas Sand Creek* » devant ceux qui se pressaient autour de lui, la foule répliqua par des applaudissements enthousiastes. Les Coloradoans lui demandèrent alors de revenir vivre parmi eux et lui offrirent le poste de sheriff adjoint à Denver. En 1887, ils honorèrent la mémoire du vieux colonel en donnant son nom à une bourgade récemment établie le long de la Missouri Pacific Railroad ... à 15 kilomètres du site de Sand Creek. La petite agglomération de *Chivington* prospéra en tant que relais ferroviaire mais la grande dépression des années 1930 précipita son déclin et la métamorphosa en ville fantôme.

John Chivington décéda du cancer, le 4 octobre 1894, à l'âge de 73 ans. Il fut enterré au cimetière Fairmount de Denver.

Bibliographie

Ouvrages

- Boatner III M.M. : *Civil War Dictionary*, New York, 1987.
- Joseph A. Jr. : *Civil War in the American West*, Vintage Books, 1993
- Idem : *A Merciless Campaign of Suppression in War on the Frontier*, Time-Life, 1986.
- McPherson J.M. : *The Illustrated Battle Cry of Freedom*, Oxford University Press, 2003.

Références Internet

- *Colonel John M. Chivington*
<http://www.lastoftheindependents.com/chivington.html>
- *Battle at Sand Creek*
http://fl.essortment.com/massacresandcr_rqem.htm
- *Sand Creek Massacre*
<http://www.answers.com/topic/sand-creek-massacre-1>
- *The Sand Creek Massacre*
<http://www.santafetrailscenicandhistoricbyway.org/scmasacre.html>
- *The Sand Creek Massacre*
<http://www.nps.gov/archive/sand/history.htm>
- *The Sand Creek Massacre*
<http://www.coloradovacation.com/history/sand-creek-massacre.html>
- *Sand Creek Massacre 1864*
<http://www.forttours.com/pages/sandcreek.asp>
- *The Sand Creek Massacre Letters*
<http://rebelcherokee.labdiva.com/sandcrkltrs.html>
- *Documents on the Sand Creek Massacre*
<http://www.pbs.org/weta/thewest/resources/archives/four/sandcrk.htm>
- *Sand Creek Revisited, Lary Borowsky*
<http://images.google.co.uk/imgres?imgurl=http://www.terrain.org>
- *Sand Creek Massacre, J. Jay Myers, The Historynet*
http://www.historynet.com/wars_conflicts/american_indian_wars/3025006.html